

La poétique de la Transylvanie dans la poésie de Werner Söllner

STEPHAN KRAUSE

*Écrire,
C'est trouver*

*Le lieu où tous les lieux
Qui touchent tes regards
Se rassemblent pour toi.*

GUILLEVIC

*Tak, to tylko ten lek, te poszukiwania, ślady, historie,
które mają przelonić nieosiągalną linię widnokregu.*

ANDRZEJ STASIUK, JADĄC DO BABADAG¹

LES VERS de Werner Söllner sous le titre *Finisterre* se trouvent dans son recueil *Kopfland. Passagen* (env.: *Pays (en) tête, Passages*), paru en 1988 :

*Am Ende ist Landsuche manchmal nichts
als eine andere Art von Sehnsucht danach
ein Land ohne Ende zu sehn in dem man
bis an die äußersten Grenzen der Sehnsucht
gehen kann ohne sie jemals zu erreichen
außer im Ginsterlicht im Spiegel der Erde²*

Dans ce poème *Sehnsucht*, la nostalgie, qui s'exprime dans la recherche interminable, est projetée sur un pays tout d'abord indéfini. Toutefois, le titre et la dernière ligne indiquent un contexte par lequel le vers peut désigner un espace très éloigné de la Transylvanie, c'est à dire un espace à l'autre extrémité de l'Europe. S'il est question ici d'une fin et d'un pays sans fin qui pourrait se situer en Bretagne – selon l'allusion littérale dans le titre; dans le Finistère même – c'est la perspective inscrite dans le texte qui prescrit la perception spatiale identifiable dans ce dernier. Outre l'allusion contenue dans le titre, c'est par le mot « Ginsterlicht » (« lumière des genêts ») que

ce texte s'associe au poème *Matière de Bretagne* de Paul Celan dans le recueil *Sprachgitter* (1959).³ C'est alors également par cet intertexte que le poème de Söllner se situe dans un espace qu'il crée entre l'endroit plutôt indéfini du sujet et un pays imaginé qui, au mieux, existe en littérature ou bien en tant que littérature.

L'article suivant traite de la poésie de Werner Söllner, poète de langue allemande. L'étude se concentre sur les apostrophes poétiques du ›pays‹, soit comme espace concret soit fictif, et elle se penche – respectant la méthode de la géocritique⁴ – sur les figures probablement se référant à la Transylvanie ou au territoire ou à la nature de cette dernière.

Söllner est né en 1951 au village de Horia (nom allemand: Neupanat; nom hongrois: Újpanád), situé à une dizaine de kilomètres au nord-est d'Arad. En 1971 il commence des études de physique à Cluj qu'il échangera assez tôt contre celles de langues et littératures allemandes et anglaises. Après son diplôme il travaille comme professeur d'allemand et, à Bucarest, comme lecteur d'une maison d'édition de littérature de langue allemande. En 1982 il quitte la Roumanie pour la République Fédérale d'Allemagne. Il vit actuellement à Francfort/M. Sa première publication (littéraire) date de l'année 1969 et se trouve dans le mensuel socialiste *Volk und Kultur*. Pendant la première moitié des années soixante-dix, il est rédacteur de la *Echinox*, revue roumaine plurilingue et forum important de la littérature roumaine contemporaine à l'époque, qui comprenait également des pages en langue allemande, hongroise, française et anglaise. Son premier livre, paru à Cluj en 1975, porte le titre *wetterberichte* (*Bulletins météorologiques*). Après son émigration, il continue à publier, depuis

l'Allemagne. Les tomes *Kopfland. Passagen* de 1988 et *Der Schlaf des Trommlers* (*Le sommeil du joueur de tambour*) de 1992 lui remportent le plus de réputation, alors que le sujet de ces vers semble souffrir de la perte de son pays natal, sa ›Heimat‹. Cette perte est un aspect important de cette ›recherche du pays‹ déjà mentionnée dans *Finisterre*. Depuis le début des années quatre-vingt dix, Söllner a publié très peu de textes.⁵ En conséquence, l'analyse suivante se penche surtout sur des exemples tirés des deux derniers tomes.⁶

Au premier abord, il faut mentionner les poèmes qui contiennent une référence directe et nominalement concrète à la Transylvanie, qui, chez Söllner, ainsi que chez les autres écrivains de langue allemande de cette région, est dénommée ›Siebenbürgen‹. Ce nom allemand désigne une région moins étendue par rapport à la notion roumaine, car selon la perspective allemande il faut par exemple tout d'abord faire la différence entre le Banat plus au sud et Siebenbürgen qui est situé plus au centre.⁷

Chez Söllner on observe par exemple dans les poèmes *Siebenbürgischer Heuweg* (*Chemin des foin en Transylvanie*) ou *Siebenbürgisches Dorf* (*Village transylvain*) les éléments qui créent le pays et l'espace transylvain. En outre, par ces poèmes, cet espace devient typique et reste de cette manière reconnaissable dans la poésie de Söllner. Les poèmes contiennent des références concrètes à la Transylvanie, qu'ils présentent comme un pays rural dominé par la nature aussi impressionnante que

quotidienne ce qui, dans les textes, signifie à la fois un sentiment de sécurité, mais qui également effraie et qui reçoit une fonction métaphorique.

La création de l'espace transylvain chez Söllner se fait surtout par l'apostrophe de certaines choses qui de quelque façon peuvent être prises comme des éléments concrets du monde et de l'espace de sa Transylvanie à lui et, en même temps, comme des choses qui représentent une Transylvanie typique que l'on reconnaît aujourd'hui par exemple sur des images de reportages ou même dans des guides de voyage. C'est un pays rural, où la beauté de la nature et des forêts, des villages, des animaux et des fleurs reflète tout de même la dureté de l'existence humaine dans ce pays. Mais cette probable primitivité – notion ici entièrement positive – est l'innocence de la nature transylvaine qui, chez Söllner, ne se montre pas sans le contexte de la perte de ce pays. Celle-ci signifie également la perte du pays natal, et ainsi, dans une interprétation biographique, aussi la perte du pays natal de l'auteur. Ces poèmes contiennent les référents et les éléments principales et caractéristiques de la Transylvanie dans la poésie de Söllner. Ces éléments se répètent alors souvent dans ses autres textes qui ne contiennent pas de référence nominale explicite à la Transylvanie. Néanmoins, la connaissance de ces référents permet de retrouver les traits typiques de la Transylvanie que ces textes citent et qui, de cette façon, restent discernables. Ainsi, on peut identifier le pays par ses caractéristiques et par l'apostrophe de ces derniers dans les recueils de Söllner. La Transylvanie chez Söllner est donc à la fois le grenier de l'enfance et le refuge nostalgique du sujet qui n'est pas encore enraciné dans son nouveau pays, probablement la RFA; ou encore qui se sent toujours déraciné de son pays natal et qui cherche encore son orientation :

Siebenbürgischer Heuweg

*Hinter den Bergen am Waldrand
neben dem schwarzen unruhigen Vieh
im gelben Hornissengewölk, hier
war ich, eingewickelt
in die dunklen Tücher des Mittags
unterm Wildapfelbaum.*

*In der unpoetischen Landschaft
sangen Stein und Metall
ein schartiges Lied, mit dem Eisen
gingen die Männer
durchs kniehohe Gras.*

*Ein verspäteter Kuckuck rief
mit der fremden Stimme des Glücks
eine unendliche Zahl, schrill*

*schrie der Maulwurf die Antwort, bevor
sie ihm köpfen.*

*Seine Blutspur entlang
unterwegs, was mich betrifft, an der Hand
des alten Zigeuners, aus der Wunde im Gras
in eine andere Wunde aus Gras.⁸*

Au centre du poème *Siebenbürgischer Heuweg*, le sujet se trouve dans un paysage non-poétique, où ce n'est ni le poète, ni un autre personnage que l'on entend parler ou chanter. C'est la pierre et le métal qui chantent une chanson ébréchée; c'est-à-dire d'un ton ou d'une mélodie disharmonique ou dérangeante. La description de cet endroit compte également plusieurs dangers : l'impatience et l'obscurité. Le caractère non-poétique du paysage se montre donc dès le début du poème. Le bonheur est loin dans cet endroit et n'apparaît que dans une chanson répétée régulièrement ou même avec monotonie. Vers la fin, c'est la mort même que l'on observe. C'est la blessure « dans l'herbe » devenant une « blessure d'herbe » qui marque le pays décrit dans ce poème. Cette image fait allusion à une locution allemande qui désigne l'oubli et surtout le processus de laisser tomber quelque chose dans l'oubli. Cette locution – traduite mot-à-mot, «laisser pousser de l'herbe sur une chose» – décrit métaphoriquement ce processus de l'oubli. Dans le vers de Söllner, cela a été combiné avec la blessure qui se referme ou ne se referme pas, car c'est seulement de l'herbe qui y pousse et qui ne la recouvre que d'une fine couche d'herbe. Il peut alors être dit, que la Transylvanie non-poétique dans ce vers apparaît comme une blessure *de* la mémoire et comme une blessure *dans* la mémoire du sujet également. De plus, *Siebenbürgischer Heuweg* se réfère intertextuellement à *Caputher Heuweg* de Peter Huchel, poème où l'on retrouve plusieurs éléments significatifs – le vieux tzigane et le chant d'un oiseau (pourtant chez Huchel c'est une pie et non pas un coucou) – que le poème de Söllner mentionne également.⁹ « Siebenbürgen » et « Brandenburg » (Caputh est une petite ville près de Potsdam au sud de Berlin), semble-t-il, sont reliés (poétiquement) par cette intertextualité. Puis, dans *Winter der Gefühle* le motif du paysage blessé ou au moins endommagé se répète de la façon suivante:

*Mit meinen Gedichten kann ich
die Landschaft nicht reparieren, ich bin kein Flickschuster
der Seele, ich kann nur beschreiben¹⁰*

De même que le pays est devenu un pays de la mémoire et en même temps un pays qui n'existe plus autrement que dans la mémoire, de même, ces vers de Söllner ravivent ce pays imaginaire. Ce pays dans la mémoire, qui est en même temps un pays de mémoire¹¹, malgré son caractère ancien, sombre et retardé, retient son importance en tant que pays de provenance du sujet. C'est ainsi le contraste entre le lieu du

« ici » d'où le sujet parle et la Transylvanie qui réapparaît fréquemment chez Söllner. Le fait d'avoir quitté « mein Land » (« mon pays ») et de l'avoir échangé contre un « irgendwo » (« quelque part ») détermine tout d'abord le pays perdu et sa valeur dans la mémoire. Mais ceci distingue surtout l'espace créé et recréé de la Transylvanie de l'emplacement où se trouve le sujet. *Passagen*, grand poème en prose, met en évidence ce contraste net. L'extrait suivant se trouve au début de ce poème :

Passagen

I.

*Am Rande des Nichts, am Rande
einer imaginären Geographie, dort ist
mein Land. Wo die Männer den Frauen
die Hände küssen, bevor die Welt untergeht, weil
eine gelungene Konversation über den Weltuntergang
den Weltuntergang überdauert. Wo die Frauen
die Ohnmacht der Liebe zum Töten benützen, damit
sie nicht untergeht ohne ihn, damit nicht
alles am Ende allein ist. Dort komme ich her, dort
habe ich sprechen gelernt, dort hat man mir beigebracht,
was Wahrheit ist: ein gewisses Gerücht
über Brot, Knoblauch und Wein.*

*Nichts verbindet mich mit diesem Land, außer
daß ich davon nicht loskomme, hier, in dieser postmodernen
Begriffsblase, in dieser Tochtergeschwulst von Kultur
und Geschichte, irgendwo mitten in Deutschland, Europa,¹²*

Dans le premier paragraphe figure l'image d'un monde plutôt calme où l'on vit encore sous le règne des vieilles coutumes. Malgré tout, celles-ci n'apparaissent pas comme des obstacles, mais comme des éléments constitutifs de cette « géographie imaginaire ». De plus il y a la valeur du mot prononcé et l'importance de la langue qui relie le sujet très proche à ce pays, qu'il marque ainsi comme pays d'où il provient. Il s'agit également de l'espace des connaissances et expériences les plus fondamentales, qui restent, semble-t-il, très attachées à ce pays, dont le sujet ne se délie pas. L'espace du contraire absolu devrait être l'Allemagne de l'ouest, où le manque du pays natal s'exprime fortement en des caractérisations très critiques et négatives. Si le pays natal perdu est celui de l'originalité et de l'instruction profonde pour la vie et également celui de la langue, le « hier » (« ici ») de la deuxième partie désigne un espace qui, intellectuellement, ressemble plutôt à un espace déformé et vide. Surtout, la langue n'y est qu'un système de notions sans significations et privées de la vérité que le sujet avait d'abord connue. Pourtant le pays natal n'est jamais un terrain

paradisique, mais il reste ambigu et contradictoire. Ainsi, ce sont quasiment des explications à propos de ce sujet qui se trouvent dans le poème *Notausgang* (*Sortie de secours*):

*Klamottenland, Zwangland, Kopfland,
Scheißland, Vaterland, Muttersprache, liebes
Land, verlorenes Land: das Land
ist vertrieben, wir sind geblieben, landlos
leben wir nun auf dem Lande*¹³

La construction de ces contraires a été décrite comme littérature qui « cherche avec et dans ses textes des contre-pays natals »¹⁴. Malgré la force de ces contradictions, ce n'est pas la recherche même qui caractérise l'entreprise poétique de Söllner. Les poèmes de ce dernier ne contiennent pas ce pays tant recherché et même parfois regretté, et le sujet démontre le savoir et l'expérience de cette perte compliquée et insaisissable qui est premièrement une perte dans l'espace.

Il en reste des traces comme, pour ainsi dire, un ›aménagement mémoriel‹ du pays qui porte ses traits typiques : les forêts sombres, les montagnes et les villages caractéristiques à propos desquels Söllner écrit dans un essai sur la poésie de Franz Hodjak, qui elle-mêmes dépeint un monde en délabrement, disparaissant avec ses habitants.¹⁵ Néanmoins, les textes poétiques de Söllner tentent de transférer ce ›pays‹ en langue. Ils fonctionnent alors pratiquement comme barrage contre ce « fleuve dans / lequel on nous jette un Landwehrkanal »¹⁶ qu'est cette langue. Bien sûr, il s'agit du langage en Allemagne de l'Ouest – « bulle de notions » – qu'il ne faut pas seulement distinguer des dialectes allemands parlés en Transylvanie; la capacité significative et le potentiel sémantique diffèrent également. De plus, la Transylvanie apparaît chez Söllner comme un espace plurilingue, qui est décrit dans les lignes suivantes de *Eine Entwöhnung*:

*ruhelose Dörfer an der Landstraße, da fuhr mein Ich schon
plötzlich
zum Brunnen um Wasser, sein Fahrrad hatte zwei Räder,
seine Zunge drei
Sprachen; die Ortssprache, die Landessprache und
Békéscsaba, ein ferres*

*Afrika neben dem Grenzdorf*¹⁷

Ceci est présenté comme une image du passé de ce pays transylvain, car c'est plutôt la disparition et la non-existence du pays réel qui domine, aussi, les vers de Söllner. Ceux-ci reflètent alors la mémoire, dont, en même temps, déjà la perte s'annonce. Le pays d'abord habité du sujet et des siens, est devenu un terrain privé de son nom

même. Si, d'abord, il y avait encore un *Siebenbürgisches Dorf* ou un *Siebenbürgischer Heuweg*, il n'en reste qu'une région dont le nom n'a plus de sens, un *no man's land*:

Im Niemandland

*Jene Gegend, zum Beispiel,
sie lebt, aber ihr Name
hat keine Bedeutung, es gibt sie
nicht mehr.*

*Und ihre Bewohner, zum Beispiel meine
seltsame Sippe, die üblichen
Märchenerzähler, fast alle sprachlos
zuhause oder ausgewandert
hinter den eisernen Vorhang
des Todes – aus ihren Geschichten
wächst Greiskraut.*

*Auch ich davongegangen, doppelt
und dreifach, vergesse
und werde langsam ein anderer
Fremder, zunehmend blind
von Entfernung.*

*In der Dunkelkammer des Kopfes fällt
manchmal ein Wort, der Trobünt
nimmt Gestalt an und lügt
in Gottes Namen und ruft
im Niemandland Nacht, das mich
aussetzt und hält.¹⁸*

Et, à la fin de *Winter der Gefühle*, il semble que même dans les textes le pays commence à disparaître. Le blanc de la neige y couvre la carte du pays, et c'est le blanc qui s'ensuit sur la page qui soutient cette impression de disparition du pays de la mémoire textuelle.

*Schnee ist gefallen
auf die Karte des Landes, in dem ich lebte: Alles ist weiß.¹⁹*

Un dernier aspect apportera notre conclusion. Dans un nombre assez important de poèmes de Söllner, il est question du paradis ou au moins d'un endroit paradisiaque, qui a été quitté. Celui-ci est « désert »²⁰, un paradis « verrouillé »²¹ et, « Notre fuite,

nous l'appellons expulsion, comme si nous venions du paradis. »²² Puis, dans *Langsam, aber sicher* (*Au fur et à mesure*) la référence à ce contexte devient ironique:

*la pomme, chuchote le serpent, fut
une holographie et l'apparence est
le paradis*²³

pour, dans *Hotel Eden*, entrer en relation avec « utopia ». La prononciation anglaise de ce mot révèle sa dialectique qui pourrait également être la dialectique du pays, de la Transylvanie ou, au moins du mot « pays » dans les vers de Söllner. En anglais le mot « utopia » [ju:'təʊpiə] peut être interprété comme « utopia » (non-lieu) ou comme « eutopia » (bon lieu). Ainsi les deux significations sont conceptuellement présentes. Dans ce sens-ci, la Transylvanie chez Söllner est à la fois « eutopia » et « utopia », entre lesquels la différence reste aussi insaisissable que le pays même.



Notes

1. Stasiuk, Andrzej : *Jadąc do Babadag*. Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2004, p. 7. « Oui, juste cette peur, ces recherches, traces, histoires qui ont pour dessein de voiler l'inaccessible ligne d'horizon. » Stasiuk, Andrzej : *Sur la route de Babadag*. Trad. du polonais par Małgorzata Maliszewska. Paris, C. Bourgeois, 2007, p. 9. – « Ja, es ist diese Angst, die Suche, es sind die Spuren, die Geschichten. Sie sollen die unerreichbare Linie des Horizonts verdecken. » Stasiuk, Andrzej : *Unterwegs nach Babadag*. Trad. du polonais par Renate Schmidgall. Frankfurt/M., Suhrkamp, 2005, p. 7.
2. Söllner, Werner : *Finisterre*. In : Söllner: *Kopfland. Passagen. Gedichte*. Frankfurt/M., Suhrkamp, 1988, p. 108. Tome cité sous le sigle KP. Il n'y a pas (encore) de traduction française des vers de Söllner, ce qui nécessite des traductions en prose pour transmettre au moins le sens des textes aux lecteurs français. Bien entendu, l'étude se réfère uniquement aux textes originaux de langue allemande: « Finisterre // A la fin la recherche du pays parfois n'est qu' / une autre façon de nostalgie de / voir un pays sans fin où l'on / peut aller jusqu'aux ultimes frontières / de la nostalgie sans jamais l'atteindre / sauf que dans la lumière des genêts au miroir terrestre ». Trad. S.K.
3. « Matière de Bretagne // Ginsterlicht, gelb, die Hänge / eitern gen Himmel, der Dorn / wirbt um die Wunde, es läutet / darin, es ist Abend, das Nichts / rollt seine Meere zur Andacht, / das Blutsegel hält auf dich zu. // Trocken, verlandet / das Bett hinter dir, verschilft / seine Stunde, oben, / beim Stern, die milchigen / Priele schwatzen im Schlamm, Steindattel, / unten, gebuscht, klafft ins Gebläu, eine Stau-de / Vergänglichkeit, schön, / grüßt dein Gedächtnis. // (Kanntet ihr mich, / Hände? Ich ging / den gegabelten Weg, den ihr wiest, mein Mund / spie seinen Schotter, ich

ging, meine Zeit, / wandernde Wächte, warf ihren Schatten – kanntet ihr mich?) // Hände, die dorn- / umworbene Wunde, es läutet, / Hände, das Nichts, seine Meere, / Hände, im Ginsterlicht, das / Blutsegel / hält auf dich zu. » (Celan, Paul : *Gesammelte Werke in sieben Bänden. Bd. 1, Gedichte I*. Hrsg. v. Beda Allemann u. Stefan Reichert. Frankfurt/M. 2002, p. 171.) « Matière de Bretagne // Lumière des genêts, jaune, les pentes / bavent du pus vers le ciel, l'épine / courtise la blessure, des cloches / y sonnent, c'est le soir, le néant / roule ses mers pour le prière, / la voile sang met cap sur toi. // Sec, asséché / derrière toi le lit, envahie de roseaux / son heure, la haut, / près de l'étoile, les rigoles / laiteuses de l'éstran bavardent dans la vase, la datte de pierre / dessous, en touffe, bée dans la bleuité, un bouquet pérennant / de mortalité, beau, / salue ta mémoire. // (Me connaissiez-vous, / mains ? j'ai suivi / le chemin fourché que vous indiquez, ma bouche / crachait son cailloutis, j'allais, mon temps, / corniche de neige errante, projetait son ombre - m'avez-vous connu?) // Mains, la plaie cour- / tisée d'épine, les cloches sonnent, / mains, le néant, ses mers, / mains, dans la lumière des genêts, la / voile sang / met le cap sur toi. // Toi, / tu apprends / tu apprends à tes mains / tu apprends à tes mains, leur apprends / tu apprends à tes mains / à dormir. » Celan, Paul : *Choix de poèmes réunis par l'auteur*. Éd. bilingue. trad. par Jean-Pierre Lefebvre (=coll. Poésie No. 326). Paris, Gallimard, 1998, p. 145 et 147. Jean-Pierre Lefebvre, traducteur français de ce poème de Celan, donne une brève précision à propos de ce mot dans les notes: « Voir le poème « breton » de Heredia *Soleil couchant* : « Les ajoncs éclatants, parure du granit, / Dorent l'âtre sommet que le couchant allume ... » in *Les Trophées*. Jaune connote presque toujours, chez Celan, l'étoile jaune. Il y a une association sémantique et historique entre les Bretons (et la Bretagne) et les juifs. *Berit*, l'Alliance, est une notion centrale de la culture juive. » Lefebvre, Jean-Pierre : *Notes*. In : Celan, *Choix de poèmes*, op. cit., p. 344.

4. Pour cette notion et la théorie de la géocritique voir : Westphal, Bertrand : *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris, Éd. de Minuit, 2007 et Westphal, Bertrand (éd.) : *La géocritique mode d'emploi*. Limoges, PULIM, 2000.
5. Pour des informations plus détaillées et la contextualisation de Söllner et son œuvre dans la littérature allemande de Roumanie (précision du terme en allemand: „rumäniendeutsche Literatur“) voir notamment l'ouvrage érudit et approfondi de: Kegelman, René : „An den Grenzen des Nichts, dieser Sprache ...“. *Zur Situation rumäniendeutscher Literatur der achtziger Jahre in der Bundesrepublik Deutschland*. Bielefeld, Aisthesis, 1995. Sur Söllner voir surtout p. 138-144.
6. Le 10 décembre 2009 à l'occasion d'un colloque d'auteurs roumains de langue allemande, Söllner dû admettre qu'entre 1971 et 1974, il fut espion au service de la Securitate. Il fit cette déclaration lui-même, devant un public important dans lequel se trouvaient d'autres auteurs émigrés de la Roumanie ceaușescuëenne. Sa déclaration causa une vive discussion, qui connut d'autres développements, comme la découverte qu'Oskar Pastior travailla lui aussi pour la Securitate. Malgré la (vaine) tentative de Richard Wagner de démontrer que les textes de Söllner contiennent aussi des références à sa culpabilité, l'article suivant garde ses distances par rapport à de telles

perspectives. Des informations plus détaillées sur la « Causa Söllner » se trouvent dans la presse, entre autres dans: Csejka, Gerhardt : *Büßen für die Schurken*. In : Der Tagesspiegel du 12.12.2009, <http://www.tagesspiegel.de/kultur/buessen-fuer-die-schurken/1647158.html> (31.08.2011); Dotzauer, Gregor : *Der Schmerz der späten Jahre*. In : Der Tagesspiegel du 11.12.2009, <http://www.tagesspiegel.de/kultur/der-schmerz-der-spaeten-jahre/1646716.html> (31.08.2011); Hieber, Jochen : *Ging ein Jungdichter verloren*. In : Frankfurter Allgemeine Zeitung (FAZ) du 11.12.2009, <http://www.faz.net/artikel/C30870/werner-soellner-ging-ein-jungdichter-verloren-30118122.html> (31.08.2011); Nutt, Harry : *Mehr als eine Fußnote zu Herta Müller*. In : Frankfurter Rundschau (FR) du 10.12.2009, <http://www.fr-online.de/kultur/debatte/mehr-als-eine-fussnote-zu-herta-mueller/-/1473340/2821910/-/index.html> (31.08.2011); Spiegel, Hubert : *Mitteilungen eines Privatmannes*. In : FAZ du 10.12.2009, <http://www.faz.net/artikel/C30437/ein-spitzelgestaendnis-mitteilungen-eines-privatmannes-30036843.html> (31.08.2011); Spiegel, Hubert : *Ein Herzschlag aus Angst*. In : FAZ du 14.12.2009, <http://www.faz.net/artikel/S30870/securitate-im-walter-ein-herzschlag-aus-angst-30036692.html> (31.08.2011); Wagner, Richard : *Bespitzelung bis in den letzten Vers*. In : FAZ du 16.12.2009, <http://www.faz.net/artikel/C30437/im-afaaere-werner-soellner-bespitzelung-bis-in-den-letzten-vers-30003809.html> (31.08.2011); Widmann, Arno : *Der Akte sei Dank!* In : FR du 14.12.2009, <http://www.fr-online.de/kultur/debatte/der-akte-sei-dank/-/1473340/2820230/-/index.html> (31.08.2011); „*IM wider Willen*“. In : Die Zeit du 10.12.2009, <http://www.zeit.de/kultur/literatur/2009-12/werner-soellner-securitate> (31.08.2011); „*Zum Verzeihen fehlt noch einiges*“. *Entretien de Susanne Führer avec Ernest Wichner au Deutschlandradio Kultur le 15.12.2009*. <http://www.dradio.de/dkultur/sendungen/thema/1088069/> (31.08.2011).

7. La dénomination ›Transylvanie‹ en langue française suit la conception (et réalité) roumaine, où ›Transilvania‹ dénomme une région au centre de la Roumanie, qui, au sens large, s'étend jusqu'à la frontière hongroise. Les noms allemands, ›Siebenbürgen‹, et hongrois, ›Erdély‹ (d'où également le nom latinisant roumain ›Ardeal‹) ne se réfèrent pas tout à fait au même territoire, car par exemple all. ›Siebenbürgen‹ n'inclut pas le Banat (région autour de la ville d'Arad). L'article sur ›Siebenbürgen‹ dans la *Theologische Realenzyklopädie* précise que dans les documents le terme uniformisé ›Transsilvania‹ se trouve seulement à partir de 1461 : « Der deutsche Name *Siebenbürgen* (erstmal erwähnt 1296) tritt neben dem urkundenlateinischen *Septem urbium*, *Septemcastris* (1241, 1248) und *Ultrasilva/Transilvana* (1190, 1250) – ungarisch *Erdély* (11. Jh.) und rumänisch *Ardeal* (1444) – im 13. jah. auf, die Vereinheitlichung zu urkundensprachlich *Transsilvania* ist erst 1461 belegt. » (Zach, Krista : *Siebenbürgen*. In : Müller, Gerhard et al. (éds.) : *Theologische Realenzyklopädie* [36 tomes et registres]. t. 31. Berlin, de Gruyter, [1977-2007] 2000, p. 250-259, ici p. 250-251.) L'historien Harald Roth résume brièvement ce problème (non seulement) onomastique dans son livre sur l'histoire de la région. Voir: Roth, Harald : *Kleine Geschichte Siebenbürgens*. Köln, Weimar, Wien, Böhlau-Verlag, 2007³, p. 14-15. Cette œuvre de référence a été traduite en roumain et en hongrois: Roth, Harald : *Mică istorie a Transilvaniei*. Trad. en roumain par Anca Fleşeru et Thomas

- Șindilariu. Târgu-Mureș, Ed. Pro Europa, 2006; Roth, Harald : *Kis Erdély-történet*. Trad. en hongrois par Farkas-Zoltán Hajdú. Csíkszereda [Miercurea Ciuc], Bookart, 2009². Une version française n'existe pas encore.
8. Söllner, Werner : *Der Schlaf des Trommlers. Gedichte*. Zürich, Ammann, 1992, p. 11. Tome cité sous la sigle ST. « Chemin des foins en Transylvanie // Par-delà les montagnes au bord de la forêt / près des bêtes noires et inquiètes / dans la nuée jaune des frelons, c'est ici / que je étais, enveloppé / dans les draps sombres de midi, / sous le pommier sauvage. // Dans le paysage sans poésie, / la pierre et le métal fredonnaient / un chant ébréché, la faux à la main / les hommes marchaient / dans l'herbe haute. // De la voix étrangère du bonheur, / un coucou tardif cria / un nombre infini, stridente / fusa la réponse de la taupe avant / qu'ils ne la décapitent. // En route, quant à moi, le long de ses traces de sang, / le vieux Tsigane me guide, / de la blessure dans l'herbe / vers une autre blessure d'herbe. » Söllner, Werner : *Chemin des foins en Transylvanie*. [Trad. de l'allemand par Heike Mittler.] In : Drawert, Kurt (éd.) : Anthologie de la poésie allemande. Les années 90. Paris, Seghers, 2001, p. 235.
9. « Caputher Heuweg // Wo bin ich? Hier lag einst die Schoberstange. / Und schüttelnd die Mähne auf Leine und Kummel / Graste die Stute am wiesigen Hange. / Denn Mittag wars. Bei Steintopf und Krug / Ruhten die Mäher müde im Grummet. / Am Waldrand, wo schackernd die Elstern schrien, / Stand halb in der Erde ein Mann und schlug / Mit Axt und Keil aus Stubben den Kien. / Wann war dieser Sommer? Ich weiß es nicht mehr. / Doch fahren sie Grummet, der Sommer weht her / Vom Heuweg der Kindheit, wo ich einst saß, / Das Schicksal erwartend im hohen Gras, / Den alten Zigeuner, um mit ihm zu ziehn. » Huchel, Peter : *Die Gedichte*. Frankfurt/M., Suhrkamp, 1997, p. 138. « Chemin des foins à Caputh // Où suis-je ? Là se trouvait jadis la perche de la meule. / Et secouant sa crinière sur sa longe et son licol, / La jument au pâtis sur la pente herbeuse. / Car c'était midi. Près des pots de grès et des cruches, / Les faucheurs fatigués se reposaient dans le chaume. / En lisière de la forêt, où les pies jacasses lancent leur cri, / Un homme, à mi-corps dans la terre, frappait / Avec hache et coin sur une souche de pin. / De quel été s'agit-il ? Je ne sais plus. / Cependant, ils emportent le chaume, l'été souffle / Depuis le chemin des foins de l'enfance, où jadis, j'étais assis, / Attendant le destin dans l'herbe haute, / Et le vieux tzigane, pour qu'il emmène. » Huchel, Peter : *Chaussées, chaussées*. [Édition bilingue.] Trad. de l'allemand par Maryse Jacob et Arnaud Villani. Saint-Pierre-la-Vieille, Atelier la Feugraie, 2009, p. 91. Pour un bref commentaire de ce poème de Söllner voir aussi : Braun, Michael / Buselmeier, Michael : *Der gelbe Akrobat. 100 deutsche Gedichte der Gegenwart, kommentiert*. Leipzig, Poetenladen, 2009, p. 58-59.
10. KP, p. 35. « Hiver des sentiments [extrait] // Avec mes poèmes je ne peux pas / réparer le paysage, je ne suis pas rafistoleur / de l'âme, je ne peux que décrire ». Trad. S.K.
11. Ceci est, bien entendu, différent de la notion (plus systématique) du « lieu de mémoire » définie par Pierre Nora.
12. KP, p. 109. « Passages [extrait] // I. / Au bord du rien, au bord / d'une géographie imaginaire, là se trouve / mon pays. Où les hommes baisent la main / aux femmes, avant que le monde ne s'effondre, car / une conversation réussite sur / la fin du monde / subsiste à la fin du monde. Où les femmes / se servent de l'impuissance de

l'amour pour tuer, pour qu'il ne éffondre pas sans lui, pour que rien / ne soit seul à la fin. C'est de là que je viens, c'est là / où j'appris à parler , c'est là où l'on / m'appris / ce qu'est la vérité: un certain rumeur / sur du pain, de l'ail et du vin. / Rien ne me relie à ce pays, sauf / le fait que je ne m'en défais pas, ici, dans cette / postmoderne / bulle de notion, dans ce tumeur de culture / et d'histoire, quelque part au milieu de l'Allemagne, / d'Europe ». Trad. S.K.

13. KP, p. 100. « Sortie de secours [extrait] // Pays de pierres, pays de contraintes, pays en tête, / pays de merde, patrie, langue maternelle, pays chéri, pays perdu: le pays / est expulsé, nous sommes restés, sans-pays / nous vivons à la campagne ». Le mot allemand ›Land‹ peut être traduit par ›pays‹ ou par ›campagne‹. Ce vers de Söllner utilise cette double signification, qui disparaît dans la traduction française.
14. Braun, Michael : *Werner Söllner*. In : Arnold, Heinz-Ludwig (éd.) : *Kindlers Literatur-Lexikon*. Stuttgart, Weimar, Metzler Verlag, 2009³. Trad. S.K.
15. Voir: Söllner, Werner : *Nachwort*. In : Hodjak, Franz : *Siebenbürgische Sprechübung. Gedichte*. Frankfurt/M., Suhrkamp, 1990, p. 125-141, ici p. 138-139.
16. Trad. S.K. « Fluß in / den wir geworfen werden ein Landwehrkanal » (KP, p. 105). Le Landwehrkanal à Berlin est le canal dans lequel les membres des ›Freicorps‹ protofascistes, qui avaient auparavant commis l'assassinat de Karl Liebknecht le 15 janvier 1919, ont jeté le corps de Rosa Luxemburg après l'avoir également assassinée. Le vers de Söllner fait allusion à ce meurtre resté totalement impuni.
17. KP, p. 42. « Perte d'habitude [extrait] // des villages anxieux le long de la route de campagne, / c'est là que mon je allait déjà tout à coup / au puits pour de l'eau, son vélo avait deux roues, lui, il / avait trois / langues; la langue du lieu, la langue du pays et / Békéscsaba, une Afrique / lointaine à côté du village de frontière ». Trad. S.K.
18. ST, p. 27. « Au no man's land // Cette région, par exemple, / elle vit, mais son nom / n'a plus de signification, elle n'existe / plus. // Et les habitants, par exemple mon / clan étrange, les conteurs / habituel, presque sans voix/langue / chez eux ou émigrés / derrière le rideau de fer / de la mort – de leur histoires / pousse l'herbe des vieillards. // Moi aussi, je suis parti, doublement / et trois fois, j'oublie / et je deviens lentement un autre / étranger, de plus en plus aveugle / de distance. // Dans la chambre noire de la tête parfois / revient un mot, le trobünt [transyl. joueur de tambour] / prend corps et ment / au nom de dieu et s'écrit / au no man's land nuit, qui m' / abandonne et me tient. » Trad. S.K.
19. KP, p. 38. « La neige est tombée / sur la carte du pays, où j'ai vécu: Tout est blanc. » Trad. S.K.
20. KP, p. 57.
21. KP, p. 65.
22. KP, p. 88.
23. ST, p. 38.

Abstract

La poétique de la Transylvanie dans la poésie de Werner Söllner

The article analyses a choice of examples taken from the poetry of the German poet Werner Söllner, born in Transylvania, Romania, who emigrated to the FRG in 1982. The goal of this study is to point out the poetical importance of Söllner's notion of the 'land', (his) Transylvania, for his poetry and for the way in which these poems depict the transylvanian country and space. Referring to a choice of examples from two of Söllner's collections of poetry, *Kopfland. Passagen* and *Der Schlaf des Trommlers*, especially the contents and the metaphores of his poems are closer examined. It is mainly shown, how the ambivalent relation between the rather dilapidated and less developed country and its – poetically – quite important signification as a somehow nostalgic space full of (also personal) memory gains more and more importance. Thus the study essentially concerns conceptual and notional problems of the chosen texts from Söllner's lyrical works, such as the importance of nature and for example the significance of paradise and utopia in his poetry. The biographical background of the texts by Söllner – e.g. especially the poets transylvanian descent – is mentioned, but it does explicitly not serve as a basis for the interpretation(s) suggested below. The study borrows its theoretical background from 'geocritical' theories (the spatial turn in literary sciences) and argues with an explicit distance towards rather sociological approaches of literature.

Key-words

Werner Söllner, Transylvania poetry, nostalgic space, geocriticism.

